Sanagustin Floréal (éd.), *Les intellectuels en Orient musulman. Statut et fonction*

Le Caire, IFAO, 1999 (*CAI* 17). 20 × 27,5 cm, XIV + 135 p.

Ce volume n'est pas un livre, mais un recueil dans lequel sont juxtaposés dix textes, qui furent, à l'origine, des communications présentées dans le cadre des séminaires organisés en 1995, 1996 et 1997 par le GREMMO (Groupe de Recherches et d'Études sur la Méditerranée et le Moyen-Orient) de Lyon. La grande diversité des thèmes, des approches, des périodes rend impossible toute tentative de synthèse. L'éditeur de ce recueil ne s'y est lui-même pas essayé dans l'introduction, au-delà de remarques générales sur le rapport des intellectuels à la connaissance et au pouvoir.

Le terme d'intellectuels a été retenu parce qu'il « semble bien adapté pour désigner ces savants faisant profession de savoir et ayant une influence considérable sur les milieux cultivés et sur les hommes de pouvoir [...] qu'il s'agisse du philosophe, du théologien, du musicologue ou du littérateur-secrétaire » (introduction, p. VIII et VII). Ce choix appelait une discussion sur le groupe, ou les groupes, pris en considération, que les séminaires ont peut-être suscitée mais que l'ouvrage ne reflète pas. Les travaux, qui font maintenant référence sur l'Occident médiéval latin, ont donné à la « naissance des intellectuels » une portée sociologique (Jacques Le Goff) et une signification épistémologique (Alain de Libera) qui ne permettent sans doute pas de parler, de manière extensive, d'intellectuels dans le monde musulman, du moins si l'on veut favoriser le comparatisme entre cultures des différentes rives de la Méditerranée. Le terme de lettrés, qui réfère simplement, mais fortement, au recours à l'écriture et au livre, aurait peut-être été préférable (voir, par exemple, Houari Touati, *Islam et voyage au Moyen Âge. Histoire et anthropologie d'une pratique lettrée*. Paris, éditions du Seuil, 2000).

Quant à l'Orient musulman, il n'est que désignation commode, sans réelle signification, puisque l'on trouve aussi bien une contribution sur al-Andalus, une autre sur la culture byzantine, et que le champ chronologique couvert mène de la période omeyyade au XIXe siècle.

Ajoutons que l'absence d'index ne permet pas les croisements, pourtant possibles et parfois suggestifs, par exemple sur le statut et la pensée du philosophe andalou Ibn Ṭufayl.

Bref, l'intérêt de ce recueil ne se situe pas dans une réflexion générale et construite sur le statut et la fonction de l'intellectuel dans l'espace religieux, politique et culturel de l'Islam, mais bien dans l'apport, souvent riche, des différentes contributions qu'il convient donc d'analyser dans leur singularité et leur richesse propres.

• Hilary KILPATRICK, « Princes, musiciens et musicologues à la cour abbasside » (p. 1-15), s'attache à une forme de savoir souvent négligée, la musicologie classique. Les spécialistes – *muġannī*, à la fois chanteur, compositeur et instrumentiste, et auteur de traités de musicologie – ont permis l'essor, aux premiers siècles abbassides, d'un art et d'une science étroitement liés à la vie de cour et autonomes par rapport aux disciplines de la civilisation islamique médiévale. Peut-on, pour autant, conclure que « le chant et la musicologie ont été élaborées dans un espace *laïque* » ? (p. 15 – c'est moi qui souligne).

• Dominique URVOY, « Les ulémas en Andalus au VIe/XIIe siècle » (p. 17-27), reprend les conclusions de ses solides études sociologiques (voir *Le monde des ulémas andalous du Ve/XIe au VIIe/XIIIe*. Genève, 1978) pour montrer les rapports qu'il convient d'établir entre les différentes formes de structuration du milieu des oulémas et les fluctuations de l'histoire politique. Ce qui lui permet de conclure à « un véritable dirigisme intellectuel » des Almohades qui s'est manifesté, entre autres, par les commandes faites par le calife à Ibn Rušd / Averroès.

• Christophe GIROS, « Les lettrés et le pouvoir impérial byzantin (Xe-XIe siècle) » (p. 30-38), ouvre une perspective sur les lettrés byzantins. Sa contribution souligne la forte emprise du pouvoir impérial sur l'activité intellectuelle et scientifique : les empereurs, à l'âge d'or du « premier humanisme byzantin » (Paul Lemerle) s'entouraient de lettrés chargés de les glorifier et de les légitimer, d'apporter les appuis techniques nécessaires à la bonne marche de l'empire telle que la poliorcétique, de récapituler les connaissances par la rédaction d'encyclopédies.

• Mohamed Chérif FERJANI, « Théologiens et pouvoir politique dans les sociétés musulmanes à l'époque classique : de l'inquisition mu'tazilite à l'inquisition ḥanbalite » (p. 39-52), reprend un dossier lourd d'implications idéologiques : la *miḥna* a-t-elle représenté une forme d'inquisition de l'Islam médiéval ? Face à ceux qui le nient pour souligner la tolérance musulmane, M. Ch. Ferjani postule que l'inquisition – entendue comme les diverses formes d'examen, d'enquête ou de procès mises en œuvre par un pouvoir pour juger de la conformité d'un individu ou d'un groupe à la doctrine « officielle » – est un « phénomène universel ». Il propose de distinguer *miḥna*, avec le sens d'épreuve, d'injustice subie par la victime, et *imtiḥān*, qui désigne l'acte juste et inquisitorial imposé par le pouvoir. Il décrit ensuite la manière dont les mu'tazilites et les ḥanbalites ont, au IXe siècle, utilisé le pouvoir pour imposer leur doctrine et persécuter leurs adversaires, et conclut que ces deux inquisitions « n'ont rien d'essentiellement différent de celle connue par l'Occident chrétien ».

• Floréal SANAGUSTIN, « Les philosophes arabes et le mythe du sage conseiller du prince » (p. 53-66), montre comment les philosophes ont réfléchi à la mise en acte de la vertu dans le gouvernement de la cité, et donné au devoir de *naṣīḥa* (conseil et recommandation) une portée

BCAI 17 (2001) Sanagustin Floréal (éd.) : Les intellectuels en Orient musulman. Statut et fonction, recensé par Françoise Micheau
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

particulière. Pour eux, la quête de la cité vertueuse relevait à la fois d'une vision idéale, qui a pu rester de l'ordre du spéculatif, d'une injonction pratique, qui a conduit plus d'un à se placer au service du pouvoir, ou encore du thème littéraire du sage conseiller du prince décliné selon des modalités multiples.

• Restant dans le domaine de la philosophie, mais se situant dans le cadre de l'analyse sémiologique, Dominique MALLET, « A(b)sāl et Joseph. Symboles et narration dans les *Ḥayy b. Yaqẓān* » (p. 67-76), offre une lecture renouvelée de ces récits allégoriques. Ayant mis en valeur l'intertextualité du *Ḥayy* d'Ibn Ṭufayl avec la sourate XII « Joseph » et le *Ḥayy* d'Ibn Sīnā, il montre comment ce texte est profondément travaillé par des significations propres à la culture musulmane, et cela en opposition aux interprétations orientalistes, comme celle de L. Gauthier, marquées par les codes culturels européens.

• Katia ZAKHARIA, « Le secrétaire et le pouvoir. ʻAbd al-Ḥamīd ibn Yaḥyā al-Kātib » (p. 77-93), s'attache à la figure particulière d'un prosateur de cour, qui fut secrétaire du dernier calife omeyyade, Marwān ibn Muḥammad. Elle met d'abord en valeur le caractère emblématique des anecdotes relatant son exécution par les Abbassides en 750 qui en fit l'image du « parfait » secrétaire. Elle propose ensuite une analyse, avant tout fondée sur la sémiologie, de ses deux épîtres (« Épître aux secrétaires » et « Épître au légataire du pacte » pour reprendre la traduction du terme *walī al-ʻahd* qu'elle suggère) ; il en ressort la force du « pacte » entre le calife et son secrétaire, réplique terrestre du pacte le liant à Dieu, et fondement nécessaire de l'exercice du pouvoir.

• Les trois dernières contributions se situent, par une brutale solution de continuité, au XIXe siècle. Gilbert DELANOUE, « Culture de mosquée et politique en Égypte au XIXe siècle » (p. 95-108), reprenant quelques aspects de son important ouvrage *Moralistes et politiques dans l'Égypte du XIXe siècle (1798-1882)*, décrit trois éléments de la « culture de mosquée » (la doctrine sur la nécessité de l'imamat, le *fiqh* appliqué, ou *furūʻ al-fiqh*, et les *uṣūl al-fiqh*), culture dont les *ʻulamā* sont porteurs et par là continuent à peser dans l'espace politique et social, alors qu'ils ont perdu après 1809 toute capacité d'intervention directe auprès du pouvoir.

• Johann STRAUSS, « Les voies de la transmission du savoir dans un milieu cosmopolite. Lettrés et savants à Istanbul au XIXe siècle (1830-1860) » (p. 109-125), met en évidence les facteurs qui ont permis la formation d'une élite intellectuelle dans la capitale de l'empire ottoman, élite cosmopolite, interconfessionnelle, ouverte sur l'Occident, porteuse du mouvement de réformes. L'auteur appuie son propos sur l'étude de l'Académie Ottomane (Encümen-i Dāniż, ou « Société du Savoir »), créée sur le modèle de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Paris, dont les occupations des membres, le réseau de relations, les publications et traductions illustrent l'activité érudite et littéraire de cette élite.

• Enfin Hmaied BEN AZIZA, « Hegel et l'Islam » (p. 127-135), montre comment la lecture de l'Islam par Hegel s'intègre dans une vision « orientaliste », et « essentialiste ». Hegel, en effet, prétend dissocier le christianisme de l'Orient où il est né et justifier le triomphe du christianisme sur le paganisme par son « Esprit » propre fondé sur la dissociation homme/Dieu. Au contraire, l'islam est pour lui un surgissement tardif proprement oriental, dénué d'originalité et négateur de la complexité, rebelle à toute transformation. Que la pensée hégélienne – que l'auteur de cette contribution présente avec finesse et nuance – ne fût pas sans influence sur la vision de l'Orient par l'Occident, nul n'en disconviendra. Mais c'est là une autre histoire, déjà largement abordée en d'autres lieux.

Françoise Micheau
Université de Paris I

BCAI 17 (2001) Sanagustin Floréal (éd.) : Les intellectuels en Orient musulman. Statut et fonction, recensé par Françoise Micheau
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net